

« L'Esprit vaudois » Terreaux 13 décembre 2021

Intervention de Christophe Gallaz

Quand nous nous sommes quittés voici quinze jours, après une heure et demie d'échanges, nous avons tous emporté sous notre bras deux autocertificats collectifs dûment encadrés et munis de leur suspente, que nous avons fixés quelques heures plus tard aux parois de notre maison commune identitaire. Sur l'un figurait les mots « stabilité politique et économique », et sur l'autre le mot « démocratie ».

Puis je me suis interrogé sur ces diplômes. Non pas pour en contester la légitimité, ou prétendre qu'ils seraient impropres à qualifier l'« esprit vaudois » ayant fait débat. Mais pour les frictionner. Pour les situer non pas dans une perspective d'autosatisfaction telle qu'elle a plutôt régné voici quinze jours, mais du doute et du questionnement. Que valent ces vertus de la « stabilité » et de la « démocratie », en effet, dans ce pays qui n'est pas forcément celui de l'allégresse ? Et qui n'est pas, surtout, celui de la parole ouverte et de la dialectique joueuse ?

À ce dernier propos je songe souvent qu'en France, par exemple, on dit à son interlocuteur « *je ne suis pas d'accord avec toi* » quand on n'est pas d'accord avec lui. Mais qu'en Suisse, dans le même cas, c'est « *tu me fais de la peine* ». Au point que toute discussion meurt souvent d'elle-même chez nous non parce qu'elle aurait épuisé les arguments dialectiques possibles, mais parce que nous craignons de nous affirmer avec une franchise pouvant nous coûter l'estime d'autrui.

•

Je poursuis. Que valent la « *stabilité* » quand elle s'épargne un usage optimal de la conversation ? Et la « *démocratie* » quand son modèle exclut, par exemple, la sensation du temps qui passe apportant ses impératifs inédits ? Quand elle procure au Tribunal fédéral l'appui sociétal et culturel l'engageant au crime d'un révisionnisme factuel préventif qui consiste à considérer le réchauffement climatique planétaire comme une cause non urgente ?

Et que vaut cette « *stabilité* », comme cette « *démocratie* », quand on songe aux plans plus volatils de l'humeur collective ou de l'expressivité, du bonheur *versus* la mélancolie, ou de l'expression généreuse *versus* la rétention verbale supposée signifiante ?

De quoi ne rayonnent-elles pas dans un pays dont les citoyens, comme disait Friederich Dürrenmatt deux semaines avant sa mort, en 1992, à la faveur d'un discours d'hommage à Vaclav Havel, « se sentent libres, plus libres que tous les autres hommes,

libres en détenus de la prison de leur neutralité » ? Une circonstance « qui donne au Suisse l'avantage dialectique d'être à la fois libre, prisonnier et gardien » ?

Au point que l'un de mes vieux amis se fit assassiner du regard et même de l'insulte après avoir interrogé le patron d'une boucherie lausannoise remplie de ses clients, l'année passée, au début de la pandémie que nous savons, sur ses prochains arrivages de pangolin ?

Au point que notre Canton put réussir le plus fameux hold-up sémantique du siècle, sur le marché des oxymores, en accolant pour enluminer son blason les notions de la Liberté (qui suppose celle des idées et des comportements individuels dans la mesure de leur compatibilité avec les principes de la communauté), et de la Patrie (qui suppose des valeurs de loyautés postulant la rétention de soi-même au bénéfice d'un territoire sacré) ? Avant d'en réussir un second en accolant prodigieusement, nous en avons parlé voici quinze jours, le substantif « Église » à l'adjectif « nationale » ?

Et que produisent ces deux vertus proclamées de la « stabilité » et de la « démocratie », puisque nous y sommes ce soir, dans le domaine des arts et de la culture ?

•

A ce stade vous observez que j'emboîte quelquefois, sur ce plan que j'arpeute de la psyché collective de préférence à ceux de l'Histoire et des faits qu'elle retient, l'« esprit vaudois » dans l'« esprit suisse ». Je le ferais moins dans le cas de l'« esprit bâlois », sans doute, et guère dans le cas de l'« esprit valaisan ». Mais c'est ici que nous sommes plantés.

Me revient donc, en cet instant, une hypothèse qui me travaille depuis longtemps quand je songe à l'édifice confédéral. Celle d'une névrose douloureuse allant de Genève à Romanshorn et fondée sur trois processus advenus au fil des siècles.

Le premier fut un processus d'automutilation. Celui par laquelle les citoyens grisons, tessinois, alémaniques et romands réduisirent spontanément leur identité comportementale et culturelle propre aux fins de se rendre plus compatibles avec leurs compatriotes.

Le deuxième, résultant par glissement du premier, fut un processus d'effacement. Les citoyens grisons, tessinois, alémaniques et romands s'étant déjà sacrifiés sur l'autel de la Confédération, celle-ci n'en devint plus guère pensable comme le lieu possible du Mal. Du Mal commis comme du Mal subi : la Suisse se regarde depuis lors comme un refuge paradisiaque imprescriptible au cœur du continent. En inventant la Croix-Rouge côté vertu, en dissimulant ses agissements coupables côté vice.

L'équation est efficace : si vous opposez Fritz Zorn écrivant « *Je suis jeune et riche et cultivé, mais je suis malheureux, névrosé et seul* », et la chaîne infinie des béats mécanisés par la certitude du « *Y en a point comme nous* », c'est évidemment le premier

qui meurt expulsé de la scène comme un déviant, tandis que les autres prospèrent sur le velours de leur aliénation.

Et le troisième de ces processus, c'est celui d'une délocalisation mentale, instinctive autant que méticuleuse, des sources possibles du Mal décrit à l'instant : puisque celui-ci ne peut pas être d'origine indigène ou résulter des comportements en vigueur sur le territoire national, il est forcément de provenance extérieure.

•

Voilà dans quel paysage local doivent se manifester la culture et les arts, thème de ce soir, que je distingue à la suite de Godard expliquant ceci dans son film *Je vous salue Sarajevo* datant de 1993 : « *Il y a la règle... Ça va. Et il y a l'exception. La règle, c'est la culture. Et l'exception, c'est l'art. Non... Il y a la culture qui fait partie de la règle, et l'art qui fait partie de l'exception... (...)* ». Fin de citation.

Ou, pour le formuler autrement, nous aurions l'art qui formerait *un axe vertical* nous permettant de lier notre expérience quotidienne aux moyens de la transcender. Par exemple, je regarde un coq de Brancusi qui s'étire vers le ciel et je peux songer que mon âme est éventuellement douée pour l'élévation. Ou, pour revenir à Godard, je regarde un de ses films et j'apprends à penser mon existence, dont le désordre m'accable, comme un matériau que je peux comme ce réalisateur travailler sur ma table de montage psychique et mémorielle.

•

Alors que la culture horizontale, elle, se manifesterait sur *un axe horizontal*. Réjouirait les offices du tourisme en nous faisant zigzaguer, en notre qualité d'angoissés sociétaux peu conscients de cet état, dans les mementos publiés par la presse du samedi, ou face aux rayons en librairie des ouvrages qu'il faut avoir lus pour nous situer plus sûrement parmi nos congénères, mieux oublier le monde qui se porte mal et nous émerveiller de splendeurs sans pouvoir de mobilisation décisive.

Or ce qui m'apparaît, sous nos latitudes où règne « l'esprit vaudois », c'est que l'axe y est massivement horizontal. La culture s'y trouve révérée par les pouvoirs publics — percevant bien, eux, qu'elle tient lieu de lien social supérieur et de consolation générale. Ça n'aurait pas « bonne façon » qu'il n'y en ait pas. Ça se doit même qu'il y en ait.

Et pourquoi ? Parce que la culture transforme faiblement les êtres, et peut-être singulièrement dans ce lieu vaudois. Ne les y bouleverse pas. S'accorde avec leur rétention verbale évoquée tout à l'heure. Et n'y vaut pas, surtout, radiographie du Mal enfoui dans leurs replis intérieurs. Alors que les arts, ou toute formulation sensible à la faveur de laquelle nous pourrions relier notre expérience quotidienne à ce qui la

dépasse, induiraient plutôt la subversion de cet « esprit vaudois » aux allures fréquentes d'un « ordre ».

Mais quel combat, si nous le menions ! Quelles troupes isolées nous formerions face aux marées du mutisme et des loyautés grégaires, qui remontent sans relâche sur la plage vernaculaire !

De quoi lire dans *L'Illustré* de cette semaine ce que je ne lirais probablement pas dans un journal de France, par exemple, pays sans doute bavard, mais ce défaut est au moins d'ordre expressif, où le journaliste bat tous les records d'horizontalité — je le cite : « *Comme Jean-Luc Godard n'aime rien mieux que ne pas être compris, face à lui vous ramez, ramez...* ». Stupide folliculaire, qui vas jusqu'à tirer ta fierté de l'être ! Et même si tu récupères médiocrement l'affaire en précisant quelques lignes plus bas qu'« *il y a l'œuvre, bien sûr, elle est massive, imposante, gigantesque* » !

De quoi entendre aussi ce qu'on me dit souvent de mon ami le peintre Jean Lecoultre, formidable orchestrateur sur ses toiles de notre monde que jamais les Vaudois n'oseront percevoir désassemblé : « *Mais je ne le comprends pas* »...

Comme si l'art était à « comprendre » ! Comme si le premier coucher de soleil venu constituait un spectacle à « comprendre » ! Comme s'il fallait « comprendre » un biscuit que nous trouvons sublime ! Comme si l'existence était un alphabet ! Comme si la société était un annuaire ! Et comme si l'« esprit vaudois », où maints créateurs de mes amis se sentent comme en exil, était le paradis !

C. Gz